

Le temps politique chez Peter Sloterdijk *De la technique du climat à la climatologie politique*ⁱ

Résumé - Cet article est consacré au problème du temps politique chez Sloterdijk. Il propose d'interpréter la thèse audacieuse de *Colère et temps* – la politique est, d'un point de vue psychopolitique, une banque de colère - à partir du premier tome de la trilogie *Sphères*. Ce retour dans l'œuvre peut causer des surprises à ceux qui voient Sloterdijk exclusivement comme un penseur de l'espace car une relecture d'*Écumes* suggère, en effet, que la politique doit être comprise comme une technique du climat. Cette analyse nous conduit à comprendre autrement l'invention de la démocratie et à proposer, en fin de parcours, quelques leçons pour la climatologie politique future.

Mots clés : Philosophie / Sloterdijk / Temps politique / Technique / Climat / Démocratie

« Là où il y avait le "monde de la vie",
la technique du climat doit advenir. »

Peter Sloterdijk

Nous étudierons, dans ce court article, la problématique du temps politique chez Peter Sloterdijkⁱⁱ. Nous rappellerons d'abord que Sloterdijk avait annoncé, dès 2001, une politique atmosphérique qu'il n'a jamais présentée pour elle-même. Pour notre part, nous partirons à la recherche des linéaments de ce projet en analysant le dernier tome de la trilogie *Sphères*, *Écumes*, dans lequel l'espace (et le temps) peut être l'objet d'un design puisqu'il est soumis, comme tout ce qui concerne l'homme, au travail de la technique. La politique, dit de manière provocatrice Sloterdijk, sera désormais une « technique de la fabrication du climat ». Comme il le précisera encore dans un article portant ce titre publié dans un collectif, elle sera une affaire atmosphérique. Nous poursuivrons l'analyse du temps politique en examinant l'argumentaire plus psychologique qu'il élaborera en 2005-2006 dans un article moins connu et *Colère et temps* (Maren Sell, 2008). On réalisera dès lors que les intuitions fortes de Sloterdijk mènent à une climatologie politique qu'il projette, qu'il annonce, mais qu'il n'a pas encore écrit. Ce projet pourtant mérite d'être mené à bien, c'est pourquoi nous proposerons, en fin de parcours, quelques leçons pour la climatologie politique à venir.

I. Une explication de l'œuvre à venir et une annonce prophétique

D'abord un petit rappel. Les tomes *Bulles, Globes et Écumes* paraîtront à la fin de 1990, début de 2000. À ce moment, peu savaient ce que préparait vraiment Peter Sloterdijk. Il s'était bien entendu fait connaître pour sa *Critique de la raison cynique*, ouvrage salué par Habermas comme un événement philosophique en Allemagne, mais on ne savait pas ce qu'il cachait dans ses cartons. La *Critique*, publiée en 1983, battra non seulement le record de vente pour un livre de philosophie allemand, mais elle sera traduite en plus de trente langues, ce qui transformera son auteur en philosophe de l'avenir. Ce n'est donc pas une erreur si le prolifique auteur allemand se fera mieux connaître après la conférence *Règles pour le parc humain* qui a provoqué un scandale majeur. C'était en septembre 1999. Adressée d'abord à un public savant au Château d'Elmau, la conférence portait sur la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger. La polémique explosera peu de temps après à la une des journaux allemands parce que l'auteur y mettait à profit des expressions connotées comme « élevage » et « sélection » qui n'allaient pas manquer d'exciter une culture allemande sensible de l'Après-guerre. Le scandale sera alimenté par Thomas Assheuer dans *Die Zeit*. La polémique se transportera d'elle-même, notamment en France, et Sloterdijk deviendra la figure la plus controversée de la culture philosophique allemande du début du siècle.

Or faut-il préciser que Sloterdijk est plus qu'un penseur habitué aux scandales, c'est un auteur original doublé d'un inventeur de métaphores philosophiques. C'est un auteur fécond dont l'œuvre ne se résume pas à quelques critiques publiées dans les pages culturelles des journaux allemands. S'il n'est pas abonné au syllogisme strict, cela ne veut pas dire que son œuvre manque de rigueur. Il nous intéressera ici parce qu'il tente de penser à nouveaux frais la problématique du temps politique. Nous montrerons entre autres que si Sloterdijk répond à la quête de l'être de Heidegger en explorant l'espace et sa forme dans la sphère, il n'en demeure pas moins un penseur original du temps, comme celui à qui il répond. L'originalité de sa pensée politique apparaît dans une entrevue accordée à Hans Jürgen Heinrichs et publiée au début des années 2000 sous le titre *Ni le soleil ni la mort* (2004). Invité dans cet entretien à s'expliquer sur son œuvre, Heinrichs demande à Sloterdijk comment doit finir sa trilogie, dont les deux premiers tomes ont déjà été publiés. C'est alors qu'il développe l'intuition de sa climatologie « culturelle » en rappelant toute l'importance de renverser le rapport sol-air. Il confesse en effet à Heinrichs :

« Il s'avère aujourd'hui qu'il faut inverser la relation entre le sol et ce qui est posé dessus. Nous ne devons pas justifier, mais former, mettre en réseau et faire planer. Les condensations remplacent les justifications. Il reste à montrer que les cultures dans leur ensemble sont suspendues en l'air et ne peuvent pas être comprises à partir de leurs fondations. Les cultures sont des systèmes atmosphériques. Pour elles, les processus et les ambiances symboliques sont décisives. La constitution atmosphérique de la culture est l'élément proprement fondamental – ce qui est une expression absurde – elle n'est à sa place que dans la mesure où nous avons coutume de nous en servir pour désigner le *prius*, ce qui nous rend possible de manière primaire. »ⁱⁱⁱ

Les cultures sont des milieux sans milieu, des ambiances, c'est-à-dire des atmosphères. Si les cultures sont des systèmes atmosphériques, quel rôle peut revenir à la politique, qui est l'art de gérer les milieux humains ? Sloterdijk y verra un programme qu'il ne réalisera pas dans ses ouvrages ultérieurs^{iv}. Il aura toutefois eu le mérite insigne de dire qu'il verra en temps et lieu ce qui est « réalisable ». Il précise sa pensée ainsi :

« L'avenir sera une ère technique du climat, et donc une technique tout court. Or, comprendre de mieux en mieux que les réalités sont fondamentalement artificielles. Que l'air que nous respirons, chacun pour soi ou ensemble, ne peut plus être présupposé. Tout doit être produit sur toute technique, aussi bien l'atmosphère métaphorique que l'atmosphère physique. La politique sera une question de la technique du climat. »^v

Que veut dire précisément Sloterdijk quand il dit que la politique sera une question « de la technique du climat » ? Que l'homme produit le climat ? Sans doute pas. Que l'homme dépend du temps, possiblement. Ce qu'il vise, nous ne le saurons malheureusement pas dans ce dialogue, car la discussion, tout à coup, change de sujet. Tout se passe un peu comme si, devant une aporie, le dialogue cherchait dès lors un nouveau sujet, une nouvelle avenue. Pour mieux comprendre la signification de cette expression contemporaine de la rédaction d'*Écumes*, remontons jusqu'à l'écriture de sa politique du temps dans cet ouvrage. Tentons de comprendre en effet comment la critique de l'humanisme à partir de la théorie atmosphérique doit conduire Sloterdijk à de nouvelles interrogations. Car la création de l'atmosphérique n'est pas un moment de l'histoire, mais c'est « ce qui appelle les faits humains à l'existence »^{vi}. On tentera de saisir pourquoi l'on ne pourra plus faire fi de la sphérologie plurielle pour penser le temps politique. Toute réflexion sur la société devra répondre aux défis que lui pose la pensée atmosphérique pour laquelle l'homme est un être d'ambiance qui cherche la gâterie, un anthropotechnique capable de modifier les conditions mêmes qu'exige sa respiration. Voilà ce que nous devons voir ici.

II. La remontée vers la politique du temps : *Écumes* et la technique du climat

Second rappel. La pensée de Sloterdijk porte sur le pouvoir plastique des sphères et sur le travail de domestication impliqué dans le mécanisme anthropogénétique. S'il ne pense plus en terme d'« être-dans-le-monde », mais de « venue-au-monde » questionnant le rapport intérieur et extérieur, il ira jusqu'à dire que les questions morales perdent leur sens dans le cas de l'homme, puisqu'il s'agit d'un animal technique capable de transformer ses conditions vitales. Sloterdijk apparaît ainsi comme un penseur critique de l'humaniste, car il cherche, après Heidegger, un lieu neuf à partir duquel penser l'homme sans renoncer pour autant aux avancées techniques, ni au progrès, ni à la science^{vii}. *Sphères* se présentera comme une étude des conditions d'habitation de l'homme comme créateur d'espaces d'insulation. Dans les deux premiers tomes de la trilogie, *Bulles* et *Globes*, l'auteur retracera l'histoire des métaphysiques unifiées de l'homme et du milieu (de la mère au monde et à Dieu, qui est le grand collecteur de toutes les espérances) afin de décrire ensuite, dans *Écumes*, l'aboutissement de cette histoire humaine dans les projets de libération modernes. *Écumes* présentera ainsi une image de la société contemporaine et donnera une explication *in vivo* de notre époque en mouvement. L'auteur y réfléchira à la montée de l'air dans nos savoirs éclatés en montrant notamment que l'écume (*Schäüme*) constitue la meilleure image pour penser nos structures sociales contemporaines (capsules, îles, serres, etc.). Celles-ci sont des espaces intérieurs animés dans lesquels s'accomplissent notre puissance poétique et notre génie technique. Ce projet audacieux explicitera la vie dans les intérieurs atmosphériques. Si l'homme a pris une distance avec son environnement en construisant une multitude d'espaces, s'il a défini des espaces qui forment une grande serre artificielle, un « parc humain »^{viii}, visant un confort extatique issu de la proximité, l'Histoire sera pour Peter Sloterdijk le récit, à partir des possibilités inscrites dans la forme de la rondeur, de la quête incessante de l'ambient confortable. Elle portera les traces du développement du potentiel technique servant à l'installation dans le luxe. Cela dit, qu'est-ce que l'écume ? Comment comprendre et expliciter les écumes ?

L'écume se présente à nous comme l'image de l'entrée de l'air dans la substance ou, dit autrement, de la perversion du solide. Reconnue dans l'eau, dans la cellule ou la fabrication de mousse, elle se conçoit dans un rapport à l'air comme évasion et comme liberté. La théorie des écumes sociales correspondra à une « théorie technologique des espaces habités par l'humain et

symboliquement climatisé »^{ix}. L'anthropologie dès lors devra s'intéresser aux systèmes sociaux caractérisés par la fragilité mutuelle, ou coïsolation, dont l'écume est devenue la matrice. Nous vivons, explique Sloterdijk, dans des espaces intérieurs se développant au contact de l'air, un médium primaire que nous sommes portés, le plus souvent, à oublier. L'entrée de l'air dans nos sociétés repose sur la découverte de la fragilité et la possibilité de sa disparition. Sloterdijk écrit :

« L'air que nous respirons sans réfléchir, les situations saturées d'ambiance dans lesquelles nous existons d'une manière inconsciemment contenue et contenant [...] il a fallu que l'on découvre qu'ils étaient fragiles, destructibles et susceptibles d'être perdus pour qu'ils accèdent à l'état de domaine de travail préalable pour les phénoménologues de l'air et de l'ambiance, pour les thérapeutes de la relation, pour les ingénieurs en atmosphère et les architectes d'intérieur, mais aussi pour les théoriciens de la culture et les techniciens des médias ; ils sont forcément devenus irrespirables avant que les hommes n'apprennent à se concevoir comme les gardiens et les reconstruteurs de ce qui, jusqu'à alors, n'avait été que présumé. »^x

Avec la montée de l'air, ce qui était alors à l'arrière-plan passe au premier plan. C'est une sorte de révolution dans le savoir. Dans une perspective philosophique, on dira que l'invisible tend à l'explicitation, alors que dans une perspective technique, on ajoutera que l'homme, être d'innovation, ressemble de plus en plus à un « élève de l'air » qui utilise des outils pour agrandir le petit afin de voir ce qui lui échappait auparavant. L'explicitation de l'air a pour effet que les conséquences soient plus fondatrices que les fondations elles-mêmes, que le léger et l'invisible soient plus importants que le visible et le lourd. Et s'il fallait *sentir* la disparition de l'air avant de connaître ce qu'il est, c'est parce que l'air est une condition de la vie des hommes en conflit. Le changement consiste à comprendre que l'homme vit dans des sociétés d'air et qu'il doit assister à un renversement (la perte de l'air). Pour comprendre cela, rien ne vaut un rappel historique.

Tremblement d'air : vers l'homme comme désigner d'atmosphère

Nous avons connu l'explicitation de notre environnement durant la Guerre 1914-18. En effet, c'est lorsque les troupes allemandes ont mené la guerre du gaz que nous avons réalisé le rôle de l'atmosphère. Le rappel est simple : les troupes allemandes, à distance de l'ennemi, ont eut l'audace, à Ypres, le 22 avril 1915, d'utiliser un gaz afin de réduire le champ du respirable des ennemis. On alla alors jusqu'à réfléchir à la composition d'un poison, à la force des vents pouvant le transporter et aux conditions présidant à la formation d'un nuage toxique capable d'envelopper suffisamment longtemps l'adversaire afin de le forcer à respirer contre sa vie.

La *Gaz-Krieg* était un théâtre atmoterroriste. Il appelait un design atmosphérique régional dans la mesure où il s'agissait de créer un milieu mortifère. L'atmoterrorisme est le nom donné par Sloterdijk à la guerre menée contre les conditions essentielles à la vie humaine. Ce mot implique l'union, dans l'explicitation, du terrorisme et du design appliqué à un environnement. L'homme est capable de contaminer le média primaire afin de tuer ses semblables en déjouant les conditions climatiques. Si l'homme dépend du climat, il est aussi en mesure, par la technique, de s'en fabriquer un lui-même. L'homme est un désigner d'atmosphère. Sloterdijk écrit :

« [...] nous dessinons et reconstituons selon nos propres plans et évaluations les espaces, les atmosphères et les situations globales dans lesquelles nous séjournons. [...] Elles [les évidences] sont soumises au souci permanent de la politique sociale ou au design technique. Là où il y avait le "monde de la vie", la technique du climat doit advenir. »^{xi}

L'homme applique à lui-même sa capacité de design. Non seulement peut-il s'opérer, mais il est devenu le sujet de l'*auto-design*. En modifiant un milieu de combat par exemple ou en remodelant l'environnement, l'homme est devenu le designer de son propre atmosphère, qu'il soit physique ou culturel. La révélation de l'air par la science engage, lorsque jumelée à la force du design humain, des considérations philosophiques, culturelles, sociologiques, architecturales et politiques inédites. L'*auto-design* ne suggère pas seulement que l'homme est technique, mais qu'il peut tenter de maîtriser sa réalité climatique – les États-Unis ont pour projet de maîtriser l'environnement, notamment par le contrôle des conditions climatiques en temps de guerre d'ici 2025 – et qu'il peut se créer un espace sur mesure, ce qui inclut, c'est particulier, une politique^{xii}.

L'Air Design, la configuration de l'avenir et la culture atmosphérique

La conquête et le développement du désign d'atmosphère se réalise pour la population et répond au caractère immunitaire. Non seulement l'introduction du gaz peut conduire à la mort, dans l'atmosphère ou dans une chambre, mais il modifie l'environnement de ceux qui dépendent de l'air. L'immunologie veut que les hommes modifient à leur avantage les conditions de leur espace extérieur, celui du globe, comme celui des espaces intérieurs, leurs habitations. On pourra dès lors distinguer le « climat intérieur » du « climat extérieur »^{xiii} en interprétant la vie comme un rapport à l'air. Ainsi assistons-nous à un déplacement pour le moins décisif : nécessaires à la vie, l'air et l'espace peuvent être configurés et deviennent alors une affaire de culture. Après Herder et Nietzsche, Sloterdijk retrouve l'atmosphère dans toute culture, car le respirable est

commun et maléable. Il voudra en finir avec la métaphysique de la substance, car l'air est l'élément commun présumé, à expliciter dans la culture, et qu'il devient le projet d'une « science de l'avenir »^{xiv}.

Il faudra alors s'intéresser à l'homme comme être d'*Air/Condition* puisque la culture est l'unité de formes de vie auto-climatisantes. Si la première Guerre reposait sur l'absence d'éthique atmosphérique et attendait patiemment de révéler l'enjeu vital de l'immunité pour l'homme, on ne peut plus aujourd'hui ignorer la dimension métaphorique de la respiration dans les espaces culturels. En s'inspirant de l'artiste Salvador Dalí, qui avait risqué sa vie en enfilant, lors d'une performance, un scaphandre sans s'assurer au préalable de la disponibilité de l'air^{xv}, Sloterdijk veut montrer que la culture est une affaire d'explicitation d'air et que l'homme demeure un être d'installation climatique. La nouvelle science de la culture devra s'intéresser à la pneumatologie car la vie des hommes dépend du souffle. Cette révélation peut se renforcer avec l'intérêt croissant que les sociétés avancées accorde à la météo.

Depuis les années 1900, en effet, la place accordée à la météo n'a fait que croître, laissant voir par là un intérêt immense pour la maîtrise de l'ambiance. Le rôle décisif que joue le discours météorologique dans nos vies témoigne sans doute de la montée irrépressible de l'extérieur dans l'espace public et l'aménagement des intérieurs : « Les sociétés modernes sont des communautés qui discutent du climat dans la mesure où un système officiel d'information place dans la bouche des citoyens les thèmes de leur entente sur les conditions climatiques en vigueur »^{xvi}. Sloterdijk n'hésite donc pas à faire un lien entre le climat et l'humeur, entre le climat psychologique et le temps, ce que nous retiendrons pour l'établissement ultérieur d'une « climatologie politique ». En appelant à notre faculté de juger climatique, Sloterdijk la projette en ces termes :

« La nécessité d'avoir une opinion sur le climat n'est donc pas tant un signe de la prise de pouvoir d'un arbitraire anthropocentrique sur tout ce qui existe en dehors de lui-même. Elle prépare le changement d'attitude fondamentale par laquelle les hommes quittent leur statut de prétendus maîtres et possesseurs de la nature pour devenir des designers de l'atmosphère et des gardiens du climats – il ne faudrait pas les confondre avec les pâtres de l'Être heideggerien. »^{xvii}

L'homme est devenu un désigner de climats intérieurs. *L'Air Design* traduit cette volonté, postmétaphysique et biosophique, d'utiliser techniquement l'air à son avantage : « *L'Air Design* est la réponse technique, note Sloterdijk, à la compréhension phénoménologique du fait que

l'être-dans-le-monde humain se présente toujours et sans exception comme une modification de l'être-dans-l'air »^{xviii}. Ici, le propos de Sloterdijk va très loin : il vise aussi bien la guerre du gaz, l'aménagement de la culture par la radio et la télévision que la modification de l'ambiance dans un centre commercial, dont l'*air conditioning* peut avoir pour effet de renforcer la consommation. On dira dès lors que la volonté contemporaine de changer l'air, de le purifier et l'émergence de l'éthique des odeurs et du développement des parfums s'inscrivent dans le cadre d'installations climatiques artificielles obéissant à un impératif de contrôle de l'atmosphère. Quand il se penche sur l'histoire de la climatisation des centres commerciaux, des stades, des maisons et des autos, se montrant par là sensible à la quête continue de confort occidental, Sloterdijk prouve sa thèse : la configuration du climat est culturelle, donc politique aussi. Et si les médias modernes ont pu et peuvent encore servir à la guerre, c'est entre autres en développant la propagande, en intoxiquant les populations dans les stades auto-hypnotiques, c'est-à-dire en réussissant à modifier le climat culturel et politique. Le design d'environnement sert aux œuvres d'art que les hommes s'offrent pour leur survie. Par conséquent, l'analyse immunologique des écumes rencontrera l'explicitation de l'habiter dans l'architecture, car la culture s'entend encore et toujours comme l'art dans lequel les hommes se transforment dans des « conteneurs » qu'ils construisent eux-mêmes.

Si l'homme se construit des espaces habitables à l'image d'îles, une pluralité d'espaces individuels et sociaux, il apparaît maintenant comme un designer de sa propre anthropogénie : il conçoit et réalise des îles qui le formeront à leur tour. Proche de Deleuze, Sloterdijk entend ici boucler la boucle : ce n'est donc plus la terre qui est le référent du milieu de vie, mais la mer. Car c'est dans l'air et l'eau que l'homme trouvera de nouvelles inspirations, de nouvelles formes et installations puisque le temps du solide et de la métaphysique est derrière nous. « L'expérience insulaire est climatique, résume Sloterdijk, elle est conditionnée par la plongée du visiteur dans l'atmosphère insulaire »^{xix}. Les « écumes » renvoient donc à l'idée contemporaine d'un voisinage d'unités fragiles dans un espace comprimé obligeant à la « coïsolation »^{xx} et capables d'auto-climatisation. Créateurs d'îles artificielles, les hommes ont renversé l'humanisme en devenant les designers de milieux insulaires de vie. Même leurs politiques doivent être atmosphériques, ce qu'il convient de voir ici.

III. La démocratie grecque comme « politique atmosphérique »

Dans un article publié à même un collectif consacré à la démocratie^{xxi}, Sloterdijk – et ce sera l’objet de cette seconde partie de notre recherche sur la politique du temps – examine les conditions d’une politique démocratique. Ici, la démocratie est une invention « atmosphérique », c’est-à-dire spatiale et médiatique. On retiendra de ce texte peu connu quelques points utiles pour notre réflexion sur le temps politique.

Sloterdijk entend démontrer que la communauté démocratique repose sur des prémisses essentiellement atmosphériques. Pour y arriver, il défend d’abord l’idée que la démocratie est une construction architecturale. Il utilise alors la métaphore du Palais de cristal – ce sera une partie de *Globes* publié séparément en français – pour rappeler la première construction climatique. Les plantes, ajoute-t-il, appartiennent aussi à l’ambiance des constructions humaines. Les hommes appartiennent à l’environnement, de même la maison écologique aura des précurseurs chez les penseurs de la *polis* dans l’Antiquité, notamment Aristote, et les dessinateur des villes grecques.

La cité est une construction architecturale, politique et climatique

Or le concept même de *polis* (la cité) veut que l’on partage, dans un monde « artificiel », c’est-à-dire dessiné par les hommes, les mêmes parois et les mêmes murs. La cité, on dira aussi la ville, s’avère une maison écologique au sens *psychopolitique* : dans la cité grecque, la population connaissait et vivait ensemble une toute nouvelle manière de concevoir le pouvoir, les lois et les projets. Cette découverte aura d’importantes répercussions : entre autres que la démocratie est une invention atmosphérique et que les hommes ne sont pas des citoyens naturellement – c’est une relecture d’Aristote – car ils doivent se fabriquer eux-mêmes le climat nécessaire pour le devenir. Ils doivent se construire un espace permettant d’accepter, dans la proximité, les autres, ceux qui ne pensent pas comme eux, ce qui ne devait échapper à ceux dont la mission première était de configurer des villes. La démocratie implique une urbanisation spécifique. On voit que, dès l’Antiquité, les philosophes avaient commencé à réfléchir à la politique en terme climatique, c’est-à-dire en terme de « conditions psychopolitiques de l’intégration sociale »^{xxii}.

La démocratie comme rencontre et exercice temporel

L'originalité de Sloterdijk est de souligner que, au niveau des conditions pré-politiques, on trouve déjà l'idée d'espace public. Celui-ci n'est pas seulement la réunion de personnes, mais la construction de l'enceinte permettant la rencontre, comme dans le cas de l'agora. L'espace public est un *lieu* dont l'installation favorise la vue des participants, une sorte d'immersion des citoyens. L'une des prémisses atmosphériques de la démocratie, pour Sloterdijk, est la rencontre – l'installation favorise une expérience nouvelle – entre ceux qui voient et ceux qui participent : il y a pour la première fois l'acteur et le spectateur dans la même personne.

L'enceinte impliquera une acoustique particulière car elle doit favoriser le discours public, le son et la discussion, qui relèvent de l'atmosphère unique exigée par la démocratie. Il n'est pas accidentel, d'ailleurs, que la naissance de la démocratie aille de pairs avec le développement de la rhétorique et de la philosophie, c'est-à-dire des savoirs de l'écrit. Comme on sait, parler des choses, les capter dans des concepts, voilà ce que permet et exige la démocratie. La *polis*, en ce sens, sera le réservoir symbolique des objets du futur débat démocratique.

La démocratie requiert dès lors des qualités que seule offre une ville bien configurée. Elle n'apparaîtra en effet que lorsque les citoyens seront enfin capables d'entendre des discours et de se concentrer sur leur contenu. Elle exigera un travail dans le temps, comme l'exigent les tours de parole, mais aussi la synchronicité, la réciprocité, la patience, le contrôle de soi (*sophrosyne*), donc une atmosphère spécifique. On le voit : le régime démocratique appelle un entraînement car il a son propre « temps politique », sa propre mise en scène. Si la psychologie grecque repose en bout de ligne sur la fierté, le courage ou la force dans le *thymós*, Sloterdijk n'oublie pas de nous rappeler que l'exercice démocratique doit toujours s'assurer que la fierté ne se transpose pas immédiatement ou directement en actions et réactions. Ce régime exige le temps du contrôle de soi, ce qui donne une nouvelle extension au *thymós*. L'égalité, un concept, n'apparaîtra que si les conditions atmosphériques le permettent. Contre une tyrannie dans laquelle le *thymós* est devenu fou, un régime qui ne respecte pas les adversaires résume Sloterdijk, la démocratie, qui est une capacité de design atmosphérique, suppose que là où il n'y a pas d'espace compensateur, la peur et la contrainte imposent leurs lois contre la liberté. Ce *thymós* nous conduit à *Colère et temps*.

III. L'argumentaire psychopolitique de *Colère et temps*

Entre-temps, les problèmes philosophiques se sont déplacés : Sloterdijk ne conçoit plus la culture en termes de design, mais en terme d'installation de la colère. Si *Écumes* s'achevait dans la technique du climat exprimé dans l'architecture, l'auteur conservera l'idée que l'homme est un être de colère, d'installation et de conteneurs, mais donnera, dans son livre 2006, un tour encore plus psychologique à sa pensée politique. Car c'est l'organisation du *thymós* qui a été, jusqu'au capitalisme avancé, le moteur psychopolitique du changement social.

Élaboration d'une politique du temps en réponse à Heidegger

Dans *Colère et temps*, l'auteur voit l'histoire de l'Occident comme une réponse colérique au silence des mortels. Les premiers vers de l'*Illiade*, sur la colère d'Achille contre son destin, marqueront l'Europe : le monde est à comprendre comme la somme des combats qu'il faut mener contre lui. En réaction au temps mortifère, l'Occident est entraîné dans la fabrication de héros dont la fierté est la première qualité. La réponse de Sloterdijk au Heidegger de *Être et temps* est claire : l'être ne s'interprète pas comme « temps », c'est le temps qui est colère et la politique réservoir de la colère des hommes. L'histoire occidentale doit être pensée comme avatar de la colère d'Achille. La colère (*thymós*) est moteur du temps et acteur du politique. Ce *thymós* a cette capacité de se transformer dans l'histoire. Il peut se diffuser, mais aussi s'accumuler et se gérer dans le temps par les régimes politiques. Il peut, autrement dit, se canaliser par les idéologies, s'encadrer et devenir une « banque », celle qui servira aux vengeances et aux révolutions.

La colère (et son économie) comme élément psychopolitique

Sloterdijk a compris que la colère est plus importante que l'amour dans le pouvoir humain et qu'elle est mouvement dans le devenir. Elle forme des projets et se nourrit de la chaleur sociale. En politique, il y aura donc les temps froids de l'attente et de l'organisation, et les temps chauds de la guerre et de la révolution. On le voit : l'économie de la colère, qui carbure à la vexation, au ressentiment et à la vengeance, est affaire de temps – les réformateurs religieux, comme les révolutionnaires politiques, Lénine et Mao par exemple, ont utilisé le temps pour

exciter le *thymós* (le foyer du Soi comme lieu de la fierté) des défavorisés afin de créer un renversement de structure. Une des conditions de succès réside dans l'identification populaire au vengeur, à « celui qui devient objet de sympathie ». À partir de ce moment, la colère devient un produit de valeur ajoutée, peut entrer dans un « programme » et « prendre un sens pour la politique mondiale »^{xxiii}. Donc, lorsqu'on atteint le pilier de transfert aux agents successeurs, une économie de la colère s'est formée et attend sa vengeance, elle se donne un projet, qui pourra prendre un visage politique.

La politique moderne comme temps de la révolution et ses limites

La colère s'accumule et se transpose. Or, quand Dieu devient le banquier ou l'instance de la dette, les hommes, passés de groupes à collectivités unies, sont prêts à rétablir la justice. La théologie devient économie politique de l'*ira*. La révolution politique est la forme bancaire de la colère. On emprunte jusqu'à temps que l'on soit obligé d'investir dans l'action collective, dans le militantisme :

« Parce que la société souffre avant tout d'un manque impardonnable de colère manifeste contre sa propre situation, développer une culture de la colère et de l'indignation en encourageant méthodiquement la colère devient la principale mission psychopolitique de l'époque qui commence au cours de la Révolution française [...] Par nature, le militantisme, quel que soit son sujet, est impensable sans une certaine dose d'excitabilité thymotique. Mais ici, militer ne signifie rien de moins que supposer un nouveau sujet pour l'histoire humaine, un sujet en règle générale conçue à partir des plasmas que sont le peuple et la colère – ce à quoi les orateurs ajoutent le savoir et l'ardeur [...] L'homme militant ne milite pas sa colère à sa propre cause, il fait, le cas échéant, de sa sensation personnelle la caisse de résonance d'une impulsion de colère à portée générale. »^{xxiv}

Si Sloterdijk, en lecteur de Nietzsche, est le premier auteur à relever ce phénomène de la colère comme moteur psychopolitique, il ne va pas jusqu'à dire que le politique est interprétation du temps comme climat. Au lieu d'associer les deux significations du mot « temps » – le temps comme déroulement et le temps comme atmosphère extérieure – afin d'en dégager le potentiel politique, il en reste à l'expression historique des formes de la colère.

Ainsi, malgré ses avancées fort suggestives, il n'ose pas prendre la direction de la climatologie politique, car sa tâche demeure celle de décrire cette colère comme force politique. Il ne veut pas rédiger une « climatologie politique ». Il s'arrête. D'un côté, il a bien vu que le militantisme est

une configuration de la colère et du temps de l'action, il n'entend pas, de l'autre, présenter la climatologie qu'il suppose toujours. Il a bien vu que les colères juive et chrétienne sont des affaires politiques, que le paradigme économique se trouve derrière toute révolution comme administration du *thymós*, que l'on accumule dans le temps et le lieu les forces énergétiques de la pulsion colérique et que le ressentiment et la vengeance sont au cœur des événements historiques.

Tout le poids sur la « gauche »...

La lecture qu'il fait du phénomène de la révolution politique est stimulante. L'auteur a-t-il raison, toutefois, de voir dans la révolution le projet politique unique d'une époque passée, celle de la jeune modernité où l'on organisait la vie des hommes en vue de la réalisation des idées de liberté et de vérité dans la terreur du temps et de l'histoire ? Après le « Printemps arabe », les expériences de la « démocratie directe » de la Puerta del sol de Madrid, les vagues d'indignation dans les grandes villes et leurs suites dans le mouvement populaire Occupy, la pensée politique de Sloterdijk se doit d'être nuancée. On ne suscite plus maintenant la fierté des humiliés, on ne critique plus la bourgeoisie, et la fureur pure du temps de Mao (Sloterdijk voit dans la Grande Révolution culturelle un collectif du ressentiment, une tentative de mobilisation excessive du peuple) est loin derrière nous, puisque nous vivons dans l'individualisme, le capitalisme et la recherche inassouvie des gâteries. Mais cela ne veut pas dire que la politique du temps doit rejeter l'idée de révolution, comme l'ont expérimenté, dans un succès limité, certains pays de l'Afrique du Nord et du Moyen Orient. L'analyse de Sloterdijk, qui paraît mettre tout le poids du changement politique sur la « gauche » révolutionnaire, ne légitime pourtant pas la droite... L'idée du « printemps politique » n'est pas dépassée ou inactuelle parce que les sociétés avancées sont plus économiques que politiques. Si le militantisme contemporain ne peut plus, il est vrai, prendre la forme du corps colérique, mais cela ne veut pas dire qu'il est mort.

Sloterdijk pense encore le temps politique quand il écrit, nous sommes alors en 2006, que l'agitation permanente de la société à des fins de mobilisation est une guerre politique et que ce temps paraît révolu. Il pense à l'intérieur des sociétés « post-héroïques ». Au sujet de la colère politique des sociétés religieuses, Sloterdijk est sans compromis. Il estime que l'Islam politique

ne parviendra pas à se construire en collecteur de l'avenir, comme l'espère aussi son livre *La folie de Dieu*, consacré aux religions monothéistes.

Cela dit, malgré son génie, l'auteur de *Sphères* n'arrive pas à concevoir clairement le rôle des médias comme fabricants du temps politique. Du moins, il ne veut pas développer cette idée. Obsédé par le *thymós* (qui est à la fois colère, fierté et force) à l'instar de Platon, il ne s'engage jamais dans la voie de la création des conditions sociales du pouvoir. La fin de son ouvrage est claire : la grande politique ne peut se faire que sur le mode de l'équilibre, dans la non destruction réciproque. Les grands collecteurs de colère sont passés. Ce qui est terminé, c'est la constellation psychohistorique de la vengeance rehaussée par la théologie politique. Nous vivons sans contredit à l'époque du capitalisme de l'avidité, comme le montre son *After Theory*, et ce qui manque, c'est d'entrer une fois pour toutes, estime Sloterdijk, dans le « temps de la civilisation ».

IV. Conclusion – Mise sur pieds de la climatologie politique

Après le travail précurseur de Peter Sloterdijk, la politique peut et même doit s'annoncer comme l'objet d'une « climatologie », c'est-à-dire une étude du temps politique qu'il fait ou de ce que les hommes font à l'intérieur du temps. Allons-y de trois propositions qui pourraient servir à la construction de cette climatologie spéciale, c'est-à-dire la future climatologie politique qui voudra se présenter comme science du temps appliquée.

1) Comme nous l'apprend la lecture *d'Écumes*, si l'homme est un anthropotechnique, un « designer d'atmosphères » intérieures, la politique sera une question de la technique du climat. Il ne faut pas seulement assumer cette proposition, ou l'écrire, il faut aussi en faire un véritable programme philosophique. Suivant la devise « *Making the immunit system explicit* », la politique contemporaine devient la sphère immunitaire des actions humaines à l'horizon du temps humain, qui est soit le beau temps (favorable à la communauté) soit le mauvais temps (le temps de la crise défavorable au bien commun).

2) La lecture de l'article de 2006 sur la « politique atmosphérique » nous rappelle que la démocratie a besoin d'une « écologie », c'est-à-dire d'un milieu précis pour sa naissance, son

développement et sa réalisation minimale. Elle suggère aussi que les hommes sont des bâtisseurs d'environnement et que la politique, en conséquence, demeure un apprentissage de l'artificiel. C'est l'homme qui invente et définit le temps et le climat de l'ensemble politique, c'est-à-dire de la gouvernance globale. L'étude de la démocratie en Grèce se penche sur les conditions atmosphériques du succès de ce régime politique, lequel exige entre autres que le *thymós* soit contrôlé, soumis au temps (temporalisé), voire transformé. La démocratie appelle toujours un entraînement, car elle réclame son propre « temps politique ».

3) Quant à *Colère et temps*, l'ouvrage se rattache à l'étude atmosphérique de la politique. Ce livre est utile au premier projet de Sloterdijk, même si la direction est surtout psychopolitique. S'il ne va pas jusqu'à dire que le politique est interprétation du temps comme climat, il a bien vu que la colère forme des projets et se nourrit de la chaleur sociale. En politique, il y a bien les temps froids de l'attente et de l'organisation, et les temps chauds de la guerre et de la révolution. Il y a encore les « printemps politiques » qui appartiennent à l'étude climatologique du politique. L'économie de la colère, qui carbure à la vexation, au ressentiment et à la vengeance, est affaire de temps et peut entrer dans une étude du climat social de la politique. Sloterdijk n'a pas cru bon, on l'a vu, de poursuivre ce projet. Si ce travail n'est pas fait, il reste encore à faire.

Bibliographie

Sloterdijk, P., *Die Sonne und der Tod. Dialogische Untersuchungen*, Suhrkamp, Frankfurt, 2001, Trad fr. *Ni le soleil ni la mort*, Hachette, Paris, 2004.

_____, *Schäume. Sphären III*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt, 2003 ; trad. fr. *Écumes. Sphères III*, Maren Sell, Paris, 2005.

_____, « Atmospheric Politics », in *Making Things Public—Atmospheres of Democracy* (B. Latour and P. Weibel, Ed.). Cambridge, MIT Press, 944-951.

_____, *Zorn und Zeit*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt, 2006 ; trad fr. *Colère et Temps*, Maren Sell, Paris, 2008.

Autres textes :

Desroches, Dominic, « L'homme comme designer d'atmosphère », in *Transverse*, France, 2011, 39-52.

_____, « La politique du temps », sur le site de *La Vie des Idées*, France, 23 avril 2009.

Notes

ⁱ Notre texte poursuit une aventure débutée en 2009 par un article intitulé « La politique du temps » paru sur le site *La Vie des Idées*. Dans ce texte, nous mettions à profit une comparaison entre *Colère et temps* de Peter Sloterdijk et *Le futur et ses ennemis* de Daniel Innerarity. À la fin de l'article, notre conclusion aboutissait à un constat urgent : il importe, pour comprendre notre époque, de mettre sur pied une « climatologie politique » digne de ce nom. Ce texte constitue un jalon de ce vaste programme philosophique.

ⁱⁱ Une distinction majeure : le « temps politique » correspond un peu, c'est une image, à l'*air du temps* qui sert de toile de fond aux décisions politiques, alors que la « politique du temps » est plutôt l'organisation humaine du temps qu'il fait. Le temps politique doit dès lors être associé au travail des saisons, par exemple à l'idée de « printemps » politique. La politique du temps tente de comprendre comment le temps, qu'il soit historique, temporel, climatique ou autre, influence les gouvernances politiques.

ⁱⁱⁱ Sloterdijk, P., *Die Sonne und der Tod. Dialogische Untersuchungen*, Surkamp, Frankfurt, 2001, Trad fr. *Ni le soleil ni la mort*, Pauvert (Fayard), Paris, 2003, 285.

^{iv} Le programme voulant repenser le temps politique en tenant compte du climat (la future climatologie politique) ne sera pas réalisé pour lui-même dans *Zorn und Zeit (Colère et temps)*, l'auteur se contentant de broser le tableau de l'histoire de la colère politique.

^v Sloterdijk, P., *Ibid.*

^{vi} Sloterdijk, P., *Écumes*, 438.

^{vii} Pour saisir la critique de l'humanisme de Sloterdijk, cf. *La domestication de l'être* et surtout *Règles pour le Parc humain*, Mille et unes nuits, Paris, 2000.

^{viii} Voir ici *Règles pour le parc humain*.

^{ix} Sloterdijk, P., *op. cit.*, 32.

^x Sloterdijk, P., *op. cit.*, 57.

^{xi} Sloterdijk, *op. cit.*

^{xii} Voir Sloterdijk, P., « Atmospheric Politics », in *Making Things Public—Atmospheres of Democracy* (B. Latour and P. Weibel, Ed.). Cambridge, MIT Press, 944-51. Nous analysons ce texte plus bas.

^{xiii} Sloterdijk, P., *Écumes*, 108.

^{xiv} Sloterdijk, P., *op. cit.*, 112-113.

^{xv} Sloterdijk, P., *op. cit.*, 137-139.

^{xvi} Sloterdijk, P., *op. cit.*, 150.

^{xvii} Sloterdijk, P., *op. cit.*, 157.

^{xviii} Sloterdijk, P., *Ibid.*

^{xix} Sloterdijk, P., *Écumes*, 276.

^{xx} Sloterdijk, P., *op. cit.*, 226.

^{xxi} Sloterdijk, P., « Atmospheric Politics », in *Making Things Public—Atmospheres of Democracy* (B. Latour and P. Weibel, Ed.). Cambridge, MIT Press, 944-951.

^{xxii} Sloterdijk, P., *op. cit.*, p. 947.

^{xxiii} Sloterdijk, *op. cit.*, 79-81

^{xxiv} Sloterdijk, P., *Colère et temps*, p. 164-165.

Dominic Desroches

Notice Bio-bliographique

Après avoir complété des études en philosophie à l'Université de Montréal (Québec, Canada), Dominic Desroches a fait un stage postdoctoral au Center for Etik og Ret (Copenhague, Danemark). Il a été invité au CNRS (Paris, France) en 2009 et à l'Université de Lausanne (Suisse) en 2010. Il étudie le temps politique avec Daniel Innerarity (Institut pour la gouvernance démocratique, Espagne). Sa recherche principale vise à élaborer une « climatologie politique », c'est-à-dire une étude de la politique comprise comme horizon temporel, ambiance et atmosphère. On lui doit entre autres *Expressions éthiques de l'intériorité* (PUL, 2008) et, avec D. Innerarity, *Penser le temps politique* (PUL, 2011).